

Vacher de Lapouge le père de l'«Aryanisme»

Il y a quelques mois, mourait dans une ville de province un savant, dont la disparition passa presque inaperçue, et qui, cependant, eut — et encore — sur la politique mondiale une influence considérable. Georges Vacher de Lapouge, le véritable fondateur du Racisme et surtout de l'Aryanisme, celui qui pensa donner aux rêveries quelque peu nébuleuses de Gobineau, une soi-disant base scientifique, est mort âgé (82 ans), à Poitiers, en février dernier, dans un oubli presque complet. Etant donné le succès remporté hors de nos frontières, et en quelque sorte contre nous, par ses théories, il me semble qu'on ne peut laisser disparaître ce savant original sans lui consacrer quelques lignes.

Vacher de Lapouge était, sans nul doute, un esprit supérieur, et plus d'une de ses observations méritent de retentir l'attention du philosophe et de l'homme politique; mais son caractère trop dogmatique les lui a fait souvent pousser à l'exagération, au paradoxe et même au parti pris. Il ignorait les nuances, aussi bien dans ses relations personnelles que dans l'expression de sa pensée. De là des polémiques ardentes, des heurts, des froissements, des inimitiés même, et, en fin de compte, une vie cahotée, n'ayant pas les succès qu'aurait dû lui assurer, avec un peu plus de discipline intellectuelle, sa rare activité scientifique. Aussi son humeur s'aigrit-elle davantage; il se considérait comme incompris par ses compatriotes, et les succès de ses idées, outre-Rhin, ne compensaient pas l'amertume de cette méconnaissance. Ses dernières années se passèrent dans une retraite farouche. Ayant renoncé à poursuivre ses études racistes, à cause des déformations que, pour des raisons de politique, l'Allemagne faisait subir à ses doctrines, ainsi qu'il l'a déclaré en 1915, dans un article paru dans le *Mercur* de France, sous le titre: « Le Paradoxe pangermaniste », il se consacra entièrement à l'his-

toire naturelle, en particulier à l'étude des généalogies animales, et des causes de leurs transformations aux temps géologiques. Il paraît que son ouvrage sur cette importante question serait prêt à paraître. Ce serait à souhaiter, car les grandes qualités d'observation dont il a fait preuve dans ses belles publications sur les *Carabes* permettent d'espérer une œuvre magistrale.

Mais revenons à sa vie. Il est né dans la Vienne, à Neuville, en 1854, d'une vieille famille, où se mêlent des éléments catholiques et protestants. Il se vantait de descendre d'un compagnon de Calvin et d'un des huguenots qui « jetaient les moines de Lusssac dans la Vienne par le trou d'une latrine ». Dans ses livres, il ne cesse de vitupérer contre l'Eglise catholique, qu'il accuse d'avoir causé la dégénérescence des brachycéphales bruns, tandis que « le passage des dolichocephales blonds au protestantisme a été un grand bien ». Aussi, beaucoup de gens le croyaient-ils protestant, et son enterrement en grande pompe, à l'église Saint-Hilaire de Poitiers, les a-t-il surpris. Il est vrai qu'un de ses anciens condisciples m'a raconté que, lorsqu'ils préparaient tous deux l'agrégation en droit, Vacher de Lapouge, à la grande stupefaction de ses camarades, avait un soir brillamment illuminé sa chambre d'étudiant de la rue Gay-Lussac, parce que c'était « l'anniversaire de la bataille de Lépante, où un Lapouge s'était distingué ».

À sa sortie du lycée de Poitiers, il avait simultanément suivi les cours des Facultés de droit et de médecine. Reçu docteur en droit, en 1879, il entra dans la magistrature et débuta comme substitut à Niort, puis devint procureur de la République au Blanc (1880) et à Chambon (1881). Les courts séjours qu'il fit dans ces trois villes ont laissé des souvenirs pittoresques et peut-être quelque peu légendaires. A Niort, ayant remarqué que de vieux décrets étaient tombés en désuétude, mais n'avaient pas été abolis, il s'avisa qu'un texte de Prairial, an X (décrets organiques) interdisait le port du costume ecclésiastique. Il fit donc dresser procès-verbal à un prêtre passant en soutane dans la rue. Comme il avait le goût de la zoologie, au Blanc, il étudiait particulièrement les serpents. Il en avait toujours de vivants, non seulement dans les bocaux de son laboratoire (les dangereux), mais en liberté dans les tiroirs et les cartons verts

de son cabinet. On juge de l'effroi des visiteurs, voyant tout à coup surgir d'un dossier la tête d'une couleuvre, sans doute inoffensive, mais inattendue. Une autre fois, achetant chez un armurier un revolver, il le mania si maladroitement qu'il blessa grièvement un passant.

Il jugea qu'il n'était pas fait pour la magistrature et, comme il avait un esprit curieux et avide de s'instruire, il alla à Paris pour travailler et y suivre les cours des disciplines les plus diverses (1883-1886). A l'Ecole des hautes études, il travailla au laboratoire de Milne-Edwards; il suit les cours de l'Ecole d'anthropologie; en même temps, il étudie le chinois et le japonais à l'Ecole des langues orientales, l'égyptologie à l'Ecole du Louvre, l'assyrien, l'égyptien et l'hébreu à l'Ecole des hautes études.

C'est, muni de tous ces diplômes, qu'il fut nommé, en 1886, sous-bibliothécaire à l'Université de Montpellier, et c'est là qu'il développa et affirma sa personnalité. Il y arriva plein d'enthousiasme pour l'anthropologie et de foi dans la valeur des mensurations craniennes. Il est persuadé que l'indice céphalique est la clé de toute science de l'homme. « Dis-moi la largeur de ton crâne et je te dirai aussitôt ta valeur intellectuelle et morale », semble-t-il dire. Il doit avoir hérité de la passion phrénologique que Tôpffer a caricaturée de si amusante façon dans ses albums. Il a toujours son cranio-mètre en mains. Le pays se prête d'ailleurs admirablement à l'exercice de ses goûts. Les environs de Montpellier sont riches en sépultures néolithiques, et les vivants se plaisent à flatter ce qu'ils considèrent comme une douce manie. J'ai recueilli sur ce sujet d'intéressants souvenirs. « C'était une joie pour nous, jeunes gens d'alors, m'a dit l'un d'eux, que de passer sous son compas sphérique, de subir les mensurations craniennes, et de nous voir confinés, en majorité, parmi les représentants d'une race destinée à la servitude, comme brachys à cheveux bruns. »

Grâce à la protection de Liard, il avait obtenu de faire un cours libre rétribué, à l'Université de Montpellier, il le fit d'abord à la Faculté des sciences en 1887, puis, de 1888 à 1892, à la Faculté des lettres, avec laboratoire à la Faculté de médecine. Parmi ses auditeurs, se trouvait un jeune étudiant en droit, auquel on est surpris, étant donné la brillante carrière littéraire qu'il a faite,

de trouver de pareils débuts. Les souvenirs que M. Paul Valéry a bien voulu me donner sur Vacher de Lapouge sont si curieux, que je ne puis résister au plaisir de donner ici la lettre de l'éminent académicien :

« J'ai connu M. Vacher de Lapouge quand il était sous-bibliothécaire à l'Université de Montpellier, et moi étudiant en droit. Ceci se passait entre 1888 et 1892. De Lapouge avait la réputation d'un « original » et pour quelques-uns, faisait même figure d'esprit dangereux. Il obtint difficilement l'autorisation de donner un cours libre dans les locaux de la Faculté, et se vit même refuser à certains moments l'éclairage de la salle, où il réunissait son très petit nombre d'auditeurs. J'allais quelquefois l'entendre. Il me souvient encore de ses leçons sur l'*épigénisme*. Je m'étonnais que l'on fut si mal disposé pour un homme qui exposait des idées, qui, sans doute, valaient ce qu'elles valaient, mais étaient après tout assez neuves et assez excitantes pour l'esprit. Je ne savais pas encore que l'excitation de l'esprit ne fait pas partie des programmes. J'estime qu'on aurait dû avoir gré à Lapouge de faire un cours, qui ne pouvait servir à rien, conduire à aucun examen, ouvrir aucune carrière. A mon avis, la vraie valeur d'un enseignement est en raison inverse de son utilité immédiate.

Je m'entretenais souvent avec Lapouge. Il m'amusait presque toujours, m'intéressait souvent. Sans que j'eusse grande confiance dans ses théories (et en particulier dans ses recherches craniométriques), je ne détestais pas de l'entendre diviser, définir les races humaines, s'appuyer sur ce Gobineau, alors absolument inconnu en France, et qui eut l'étrange fortune d'influencer Wagner, Bismarck, Nietzsche et Hitler, sans compter Chamberlain et Drumont.

J'ai aidé Lapouge, en 1891, à mesurer six cents crânes extraits d'un vieux cimetière. J'avoue que la recherche de l'indice céphalique, et la répartition de ces malheureuses têtes, en dolichocephales, mésocephales et brachycéphales, ne m'a pas appris grand chose, mais parmi toutes les choses que j'ai apprises et qui ne m'ont servi de rien, ces vaines mensurations ne sont pas plus vaines que les autres.

Si les auditeurs des cours de Lapouge n'étaient pas très nombreux, ces cours n'en soulevaient pas moins de vives polémiques, et, finalement, furent supprimés en 1894. J'ai entre les mains une lettre de lui, au docteur Collignon, en date du 5 octobre 1892, où il s'exprime avec amertume sur ce sujet :

« Vous ai-je informé que mon cours venait d'être supprimé par une décision de la Faculté, qui est, en vertu des nouveaux règlements, investie d'un pouvoir absolu sur tous les cours non cathédraux ? Me voilà dans la situation de

Topinard, avec cette différence que je voyais venir le coup depuis longtemps et que j'avais rassemblé dans mon laboratoire privé, tout le fruit des cinq dernières années de fouilles. Je n'en vais d'ailleurs continuer mon cours sous le couvert de l'*Association Languedocienne*, qui est reconnue établissement libre d'enseignement supérieur. Si je trouve plus tard, ce qui m'est déjà arrivé, une chaire à l'étranger, je me trouve désormais libre de m'en aller avec mon musée. C'est ce que Topinard finira par faire aussi de guerre lasse, et je vois le moment, assez proche, où il n'y aura plus en France d'autre anthropologiste pratiquant que vous. Ce sera étrange, car cette science est bien française, et son principal foyer est bien en France, mais la patience a des bornes. L'envie et la méchanceté n'en ont pas.

Cette *Association languedocienne*, où Vacher de Lapouge trouva un asile momentané pour l'expression de ses idées, avait été fondée, en 1892, par Charles Brun, Roqueferrier et quelques autres, à la suite d'une scission dans le félibrige. Elle avait un organe, le *Félibrige latin*, et donnait des conférences, dont une des premières fut faite, le 30 janvier 1892, par Paul Valéry, sur les *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam. Un poète du cru dédia une ode en langue d'oc, au père de l'Anthroposociologie. N'est-ce pas un de ces paradoxes, si fréquents dans la vie de Vacher de Lapouge, que de voir cet apôtre des races nordiques mêlé à un mouvement aussi méridional que le félibrige !

Quoi qu'il en soit, Lapouge quitta peu après la bibliothèque de l'Université de Montpellier, pour celle de Rennes (1893), puis de Poitiers (1900). Ses relations avec ses collègues furent, paraît-il, dans l'une et l'autre ville, assez tendues qu'à Montpellier, où, quoique souvent assis dans le même bureau, il ne leur adressait pas la parole et ne communiquait avec eux que par écrit.

Toujours aussi passionné d'anthropologie physique, il ne cessait de se livrer à des mensurations. Il avait obtenu, dans les départements de ses résidences successives, l'autorisation de suivre les conseils de révision et de participer à leurs travaux. C'est ainsi que, de son propre aveu, de 1888 à 1899, les mensurations qu'il a prises portaient sur plus de 20.000 sujets. Classées sur fiches, elles forment une documentation de premier ordre dont il a su tirer un excellent parti au point de vue scientifique. Mais dans un pays aussi fermé aux nouveautés

que la Bretagne, surtout à cette époque, les mensurations, qu'en vue d'étudier la croissance, il prenait sur des jeunes gens, furent mal interprétées.

Ce fut en Angleterre et surtout en Allemagne que parurent la plupart des travaux de Vacher de Lapouge et, il faut bien le reconnaître, ils furent plus appréciés à l'étranger qu'en France. Il publia les cours qu'il avait professés à Montpellier dans deux ouvrages capitaux : *Les Sélections sociales*, en 1896, et *L'Aryen, son rôle social*, en 1899. Un troisième volume *Race et Milieu social* (1909), réunit en français les travaux qu'il avait publiés en langues étrangères, et y ajoutant un mémoire auquel il attachait un grand prix : *Infériorité naturelle des classes pauvres*. D'après lui cette infériorité est réelle, et résulte principalement de l'absence du minimum d'aptitudes nécessaires à l'ascension sociale, absence provenant d'une insuffisance héréditaire, et, accessoirement, d'une contamination constante par les dégénérés issus des classes supérieures.

En 1909, la mort du docteur Hamy, laissant vacante la chaire d'anthropologie au Muséum, Vacher de Lapouge posa sa candidature. Ce fut le docteur Verneau, depuis près de vingt ans assistant du docteur Hamy, qui fut désigné à l'unanimité. Vacher de Lapouge ressentit très vivement cet échec, auquel, paraît-il, la fierté hautaine (pour ne pas dire l'insolence) de sa campagne contribua tout autant que l'audace de ses idées.

Retiré à Poitiers (1909), il abandonna presque complètement l'Anthropologie physique et l'Anthroposociologie, laissant à ses disciples d'outre-Rhin le soin de développer, et même de déformer ses théories. Il donna ses importantes collections anthropologiques à l'Université de Poitiers et se consacra presque entièrement à l'entomologie, où, abandonnant les travers trop rudes de son caractère, il fait figure de grand savant, à tel point qu'une éminente personnalité du monde scientifique m'écrivait à son sujet : « Je considère que l'œuvre intéressante de Vacher de Lapouge est celle que l'on oublie, et que la mauvaise partie est celle qui le rend célèbre. » Ce n'est certes pas l'opinion courante au delà du Rhin, car, dès avant la guerre, Guillaume II disait : « Vous n'avez qu'un grand homme en France, Vacher de Lapouge, et vous l'ignorez ! »